

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode n'a jamais été aussi accommodante qu'en ce moment. Tout se porte, et rien ne se porte d'une façon exclusive. Les tuniques ont moins de succès, ce printemps : c'est chose incontestable; cela n'empêche pas les grandes maisons de couture d'en faire de ravissantes, drapées avec un goût exquis. La traine des robes habillées est souvent unie, mais elle est aussi surchargée de petits volants montant jusqu'à la taille. Les corsages sont à pointes ou à longues basques, montants simplement ou légèrement entr'ouverts et laissant apparaître des ruchés de dentelle ou de crêpe lisse. Les cuirasses font fureur, mais elles n'ont pas cependant détrôné les corsages à gilet devant et à basques tuyautées derrière. Les teintes indécises ont encore la vogue, mais que de charmants costumes ne fait-on pas en faille noire ou tissus de laine gris tendre, ornés de couleurs tranchantes ou de taffetas écossais ! La longue polonaise semble reléguée pour les costumes de voyage et les toilettes négligées, et pourtant nous en avons vu de fort élégantes en grenadine à rayures satinées, d'autres en faille noire ou de couleur.

En matière de toilette féminine, les formes agréables et économiques sont presque immuables, pour ne pas dire tout à fait. Il y a longtemps que les polonaises se portent; eh bien, malgré les attaques dont elles sont l'objet, leur règne n'est pas près de finir. Cette facilité de varier ses toilettes, en changeant de jupon n'est pas un des moindres charmes de la polonaise, qui n'a du genre maintenant qu'en étant très-longue et très-drapée.

Quoique les tuniques ne soient pas démodées, elles ont subi de grandes modifications : elles sont ou très-longues ou drapées en écharpe et nouées derrière, comme nous le disions dans nos derniers numéros.

Par exemple, les garnitures des robes et costumes sont

variées à l'infini. On fait de charmantes toilettes de demisaison en faille noire, unies et garnies de galons perlés de jais ou d'acier, ou bien composées d'une série, de petits volants bordés d'écossais ou lisérés de faille de couleur claire.

Nous avons vu, en ce genre, deux toilettes différentes qui méritent une description spéciale :

L'une en faille noire, de forme princesse, moulant la taille dans la perfection, garnie devant de cinq rangs de galons perlés d'acier et posés en long; pouff derrière et traine unie; mêmes galons aux manches et frange d'acier.

L'autre toilette également en faille; à tablier devant, composé de deux volants froncés bordés de taffetas écossais et de larges biais arrondis suivant le mouvement du tablier; derrière la jupe, une douzaine de petits volants bordés d'écossais. Corsage-cuirasse en faille noire, bordé d'écossais; foulard écossais posé en fichu ouvert sur le corsage et écharpe écossaise nouée derrière.

Cette même toilette se reproduit en tissu de laine gris clair, avec volants bordés de taffetas ou de foulard de couleur.

Certains costumes en foulard de laine gris tendre, avec garnitures de foulard de soie marron foncé, nous paraissent inappréciables en été pour braver la poussière ou le soleil. On emploie beaucoup, pour les toilettes plus habillées, la faille blanche à

rayures satinées noires, ainsi que certains tissus de soie rayés dont nous ne saurions approuver l'innovation. Ces tissus, assez coûteux, imitent l'Oxford à s'y méprendre, à ce point que, bien qu'en soie, ils manquent complètement d'élégance : c'est une mauvaise inspiration qu'a eue là la fabrique lyonnaise.

On fait toujours, avec le foulard croisé et les tissus indiens, des costumes harmonieux d'aspect et d'une haute distinction.

Afin de répondre à quelques lettres de nos lectrices, nous allons dire quelques mots des toilettes de jeunes filles.



P. N° 203. — CORSAGE DE JARDIN.

En principe, il faut habiller la jeunesse avec beaucoup de simplicité : c'est ce qui constitue son plus grand charme. On doit éviter les garnitures autant que possible, et ne s'attacher qu'à l'élégance de la coupe des robes et confections. Les grisailles de laine ou de soie conviennent aux jeunes filles. Nous signalerons en ce genre un costume de taffetas grisaille, à petites rayures noires et blanches; la jupe unie ras-terre; sur cette jupe, petite tunique courte drapée en écharpe, aussi haute devant que derrière et réunie sous des coques de ruban noir retombant en ceinture; demi-cuirasse de faille noire, fermée de haut en bas par des boutons d'acier; manches de taffetas grisaille à revers de faille noire, avec mêmes boutons aux revers. Rien de plus simple et de plus comme il faut que cette toilette.

Les chapeaux assortis aux toilettes en complètent l'élégance et l'harmonie, et, avec la mode actuelle de petites capotes coulissées, il est facile de se faire faire un chapeau pour chaque costume. Nous avons vu de ravissantes capotes de toile bleue, avec bouquet de fleurs de côté, qui produisaient le meilleur effet du monde. La toile bleue se portera tout l'été, mais on l'ornera de bandes de broderie anglaise.

Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, les chapeaux de ville sont beaucoup plus élégants que les chapeaux ronds. Le chapeau *Merveilleuse*, le chapeau *Orphée*, sont surchargés de fleurs; sans compter les chapeaux *Bacchante* et les couronnes *Léopold Robert*, qui se composent uniquement de fleurs formant de hauts diadèmes, avec trains de fleurs rejetées derrière. Ces chapeaux coiffent à ravir, mais on ne saurait les porter à la rue pour les sorties à pied.

Quant aux chapeaux ronds pour les voyages et la campagne, ils sont à fond élevé, avec bord relevé d'un seul côté par un nœud de ruban d'où s'échappe une touffe de plumes ou une aile naturelle. Les plumes grises naturelles s'emploient ce printemps avec succès; elles ont le mérite de s'harmoniser avec les teintes écruées et beiges.

LOUISE DE TAILLAC,

Description de la planche P. n° 203.

(Voy. page 193.)

CORSAGE DE JARDIN. — Corsage en forme de longue casaque Louis XV ajustée, garnie d'un volant froncé à tête; gilet de percale rayée à revers, collerette montante et tuyautée derrière. Manches à coude, garnies dans le bas d'un volant duchesse.

Description de la planche coloriée n° 1140.

1. Petite fille de six à huit ans. — Robe en cachemirienne gris-fer; jupe garnie d'un volant froncé et à tête de 35 centimètres, dentelé du bas et liséré. Corsage à basques formant pouff derrière, les basques plates et arrondies devant; écharpe de foulard croisé nouée devant avec nœud derrière retombant en longs pans. — Chapeau de feutre gris à longue plume rejetée derrière, torsade de ruban. — Bottines d'étoffe.

2. Costume de petit garçon de deux à trois ans. — Costume en sergé gros bleu garni de galons de laine blancs; jupe écossaise unie devant, plissée derrière; veste droite à revers. — Chapeau de feutre blanc avec plume blanche et nœud de faille bleue de côté; guêtres de drap bleu. — Bottines de chevreau.

3. Costume pour petite fille de sept ans. — Jupe de foulard croisé mauve, garnie dans le bas d'un volant de 25 centimètres à double tête remontante. Tunique en tussor écru, formant pointe de côté et garnie d'un biais de foulard mauve. Corsage-gilet à pointes, manches à coude. Petite casaque demi-ajustée garnie devant de biais et d'un nœud mauve. — Chapeau de paille anglaise, torsade mauve en dessous, plume blanche et nœud mauve derrière.]

4. Première communion. — Robe Marie Stuart. Jupe de mousseline

unie devant avec bouillonnés remontant de chaque côté en quilles. Corsage bouillonné et à pointes. Manches bouillonnées; collerette montante. Bonnet de tulle dentelle. Long voile de tulle.

5. Première communion. Petit garçon de douze ans. — Pantalon de drap bleu, gilet de piqué blanc, veste ouverte en châle et à revers, chemise de batiste à plis en travers; col rabattu et cravate de mousseline.

6. Costume pour fillette de dix ans. — Première robe de popeline d'Irlande marron, la jupe garnie dans le bas d'un volant de 25 centimètres à tête; corsage uni à col montant et à manches à revers. Seconde robe de foulard écru formant corsage; bretelles et pouff accentué derrière bordés d'un biais liséré. — Chapeau de paille de riz garni de ruban marron, torsade et nœud derrière, plume écruée devant.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

On a célébré dernièrement, à l'église Sainte-Clotilde, une messe funèbre pour le repos de l'âme de la comtesse douairière d'Apponyi, qui fut ambassadrice d'Autriche chez nous, sous le règne du roi Louis-Philippe. Elle sut si bien se faire aimer à Paris que son salon fut alors adopté, comme terrain neutre, par les deux camps fort divisés des légitimistes et des orléanistes, qui là se contentèrent de se montrer les dents : cela grâce au tact parfait de la comtesse, femme d'un mérite réel, sachant unir le charme de l'esprit à la gravité d'une position importante; de plus, entourée à l'ambassade par le comte de Modène, le baron de Meyendorff, et toute une pléiade de gentilshommes rapportant chez nous l'esprit français, que nos émigrés avaient jadis importé chez eux.

Le salon de madame d'Apponyi était donc un des plus suivis à l'époque dont je parle, et la comtesse, flattée de cet empressement, faisait tous ses efforts pour le justifier. Elle était sans cesse à la recherche de quelque innovation capable d'ajouter une attraction à son hospitalité. C'est elle qui, la première, imagina de donner des matinées dansantes, qu'on appelait alors des *bals de jour*, et qui eurent un succès fou dans la société élégante de l'époque. Tout le monde voulait y être invité, et l'on ne saurait croire combien d'intrigues féminines furent mises en jeu pour atteindre ce but; comme la société n'y était jamais mêlée, on savait qu'il avait réellement fallu montrer patte blanche pour y entrer, et cela donnait aux élues heureuses un brevet de bonne compagnie, chose alors fort prisée.

Il y eut un moment pourtant où la rencontre des légitimistes et des orléanistes devint un écueil pour la comtesse; c'est celui où eut lieu la mort de Charles X. Naturellement, tout le faubourg Saint-Germain prit le deuil, et maladroitemment la cour des Tuileries négligea d'en faire autant. La position devint alors fort difficile pour l'ambassadrice, qui était un personnage officiel; notons que le noir n'avait point encore été adopté par les femmes pour les soirées et les fêtes comme il l'est aujourd'hui, ce qui rendait la chose plus compliquée.

Mais, en femme de tact, la comtesse, ne pouvant pas trancher la question, mit toute son adresse à la tourner et y réussit aussi bien que possible. Ainsi, pendant toute la durée du deuil, elle ne porta jamais que des toilettes blanches, violettes ou gris-perle; ce dont le faubourg Saint-Germain lui sut un gré extrême, tandis que les Tuileries eurent le bon esprit de ne pas s'en apercevoir. L'orage passa donc sur sa tête sans danger pour elle, et son salon continua le cours de ses succès, sans voir se ralentir sa vogue.

C'est qu'aussi elles étaient bien charmantes, ces matinées de l'ambassade d'Autriche! On y arrivait à deux heures après midi. Au lieu de lampes et de bougies, on trouvait partout des fleurs : en guirlandes, en girandoles, en décorations de glaces, etc., etc.; elles enveloppaient les lustres, les appliques;

en un mot, comme la muscade de Boileau, on en avait mis partout; et c'était joli, c'était frais, c'était coquet, c'était charmant, je vous le répète.

Puis, les femmes d'alors étaient bien jolies aussi, croyez-moi! Elles ne se travaillaient pas le teint, elles le gardaient tout bonnement comme dame nature avait daigné le leur donner; aussi ne craignaient-elles point le grand jour; et la mode, qui ne demandait pas alors de grands frais d'imagination ni des sommes folles pour la satisfaire, leur permettait de s'amuser tout à leur aise sans avoir peur de salir ou chiffonner leur toilette; — sans les rendre songeuses en leur faisant voir avec effroi la note formidable qu'il faudra payer à la couturière: car on s'habillait alors selon sa fortune, ce qui n'était point un tort. Et pourtant combien ces toilettes, que nous trouvons si jolies à cette époque, feraient sourire de pitié aujourd'hui nos *Merveilleuses!*

Eh! oui, mesdames, nous allions à ces matinées de l'ambassade avec des robes de taffetas ou de mousseline blanche, et même de couleur; coiffées avec nos cheveux tout simplement, cheveux que nous ornions à l'aide d'une ou de plusieurs fleurs naturelles, ou encore d'une guirlande de ces mêmes fleurs quand on voulait se faire bien belle. Et on l'était, je vous le répète! Ainsi, qui de vous n'a entendu parler de la beauté de la comtesse Lehon, de celle de la comtesse Merlin, ainsi que d'une foule d'autres que je pourrais citer, et qui pourtant ne faisaient pas plus d'élégance en toilette que celle dont je viens tout à l'heure de parler?

Ce fut la comtesse d'Apponyi qui mit également à la mode les petites comédies de salon; comédies-proverbes se jouant avec de simples paravents pour tous décors, et dans lesquelles la princesse Belgiojoso et madame Orfila brillèrent sans conteste: la princesse dans les grands rôles, madame Orfila dans ceux qui demandaient de la gentillesse, de la finesse et de l'esprit. Puis on entendait encore de l'excellente musique à l'ambassade, et, dans les habituées, la comtesse de Sparre, la comtesse Merlin et madame Orfila formaient le plus délicieux trio chantant qu'on pût entendre, surtout quand il était accompagné, soit par Kalkbrenner, soit par Talberg, tous deux familiers de la maison.

Mais tout cela, hélas! n'est plus qu'un songe. Et parmi ces femmes d'élite qui priaient l'autre jour à Sainte-Clotilde, plus d'une pleurait sa jeunesse en même temps que la noble défunte pour laquelle se disait le service mortuaire; plus d'une se rappelait avec une douce, mais bien triste émotion, que jadis elle aussi avait brillé à ces réunions données par celle qui n'est plus. En se remémorant toutes ces années qui se sont si rapidement envolées pour toujours, elles murmuraient contre le temps que rien n'arrête et laissaient échapper de leurs cœurs, sinon de leurs lèvres:

— Il est donc vrai, mon Dieu, qu'en ce monde tout est vanité, et rien que vanité!...

Comtesse DE BASSANVILLE.

APRÈS MINUIT

Les gens du monde, ceux qui ont de nombreuses obligations, ne peuvent se passer d'une mémoire imperturbable: pas d'oublis, pas de distractions, sous peine de s'exposer à une foule de petits désagréments.

L'exactitude dans les relations du monde est une qualité de haute sociabilité; mais c'est moins lorsqu'on est l'invité que lorsqu'on est l'inviteur qu'elle est nécessaire.

Nous connaissons, cependant, grand nombre de dames du meilleur monde qui sont bien loin d'être convaincues de cette

vérité, et il est bien rare, en effet, lorsqu'elles donnent à dîner ou qu'elles ont soirée, que ce ne soient les premiers arrivés parmi leurs invités qui les reçoivent dans leur propre salon. Elles sortent de leurs appartements privés après l'heure indiquée pour se réunir.

Mais cela n'est rien, absolument rien à côté de ce qui vient de se passer chez une de nos grandes dames parisiennes qui occupe un charmant petit hôtel dans une des rues adjacentes à l'avenue des Champs-Élysées: une comtesse très-réputée, aimable, vive et si mondaine, c'est-à-dire ayant de si nombreuses relations, que, pour y répondre et ne se pas priver du plaisir, à son tour, de recevoir ses amis, elle s'est décidée tout récemment à annoncer dans son cercle qu'elle recevrait après minuit!

Ces réunions ont certainement leur originalité, mais elles sont, on le conçoit, d'une réalisation continue bien difficile. Toujours est-il que plusieurs ont eu lieu successivement et qu'elles n'ont manqué ni de monde ni de gaieté; mais voici que, l'autre soir, aucun contre-ordre n'ayant été donné, un visiteur se présente à l'hôtel de la comtesse: il monte au premier étage où sont les appartements de réception. Personne à la porte pour l'annoncer. Il appelle, on ne répond pas. Mais, comme il est un familier de la maison, il pénètre plus avant dans les appartements qui n'étaient pas éclairés. Tout à coup il se heurte contre une jardinière qui tombe avec fracas. Il tire alors une allumette de son briquet de fumeur, afin de mieux se rendre compte de l'accident dont il est cause; puis, avisant un flambeau et sa bougie, il l'allume pour commencer son inspection.

Au même instant, se montrait par une porte du fond un monsieur en robe de chambre et un bougeoir à la main, — une véritable apparition d'opéra-comique, — accourant au bruit qu'il venait d'entendre dans le salon; c'était le maître de céans. Surpris, bouleversé, il allait crier au voleur, lorsqu'il reconnait la personne qu'il avait devant lui. On s'explique, et le comte apprend alors que sa femme, depuis quelque temps, s'est mise sur le pied de recevoir après minuit, ce qu'il avait complètement ignoré jusque-là.

Evidemment la comtesse, ce soir-là, avait perdu de vue sa réception de *médianoche*.

La situation était assez comique, comme on voit; mais elle le devint bien plus encore, lorsque le monsieur, désappointé, apprit du comte que la comtesse était en soirée chez lui-même, dans le faubourg Saint-Germain où, à son insu, il y avait bal et souper, ainsi que le disait une carte d'invitation adressée par sa femme à la comtesse.

Eugène CHAPUS.

L'AMI DU PÊCHEUR¹

« La pêche à la ligne est peut-être, de tous les amusements dont l'homme dispose, celui qui a exercé le plus la verve satirique des critiques de tous les temps; mais les épigrammes passent et les pêcheurs restent: leur nombre augmente même dans de telles proportions, que, si cela continue, il y aura bientôt moins de poissons à prendre que de lignes tendues. »

Ainsi s'exprime, dès le début de son livre, l'auteur de *L'Ami du pêcheur*, M. B. Poitevin, et le titre même de l'ouvrage indique assez dans quel sentiment il a été écrit.

M. Poitevin est un pêcheur passionné et savant dans son art, qui de plus a une rare qualité: moins égoïste que ne le sont habituellement ses confrères, peu jaloux de garder pour lui

¹ *L'ami du pêcheur*, traité pratique de la pêche à toutes lignes, par M. B. Poitevin, un beau vol. in-8, avec 98 gravures et 4 planches hors texte. — Paris, 1873. G. Masson, éditeur, place de l'École-de-Médecine.

seul des trésors d'expérience accumulés depuis quarante ans, il s'est généreusement empressé d'appeler le public à partager le fruit de ses méditations quotidiennes et de ses nombreuses observations.

C'est ainsi qu'il a écrit le « Traité pratique de la pêche à toutes lignes » que nous signalons aujourd'hui à l'attention de nos lecteurs, et dont les enseignements pourront profiter à bon nombre d'entre eux. On peut dire que ce précieux ouvrage comble une lacune importante; aucun livre vraiment pratique, de ceux qui unissent la clarté à la concision, n'ayant encore été consacré exclusivement à la pêche à la ligne.

Pour rendre plus saisissantes ses explications théoriques, M. Poitevin a enrichi son livre de 98 gravures, outre 4 planches hors texte, parmi lesquelles figurent celles que nous reproduisons, et il y a joint un très-utile exposé de la jurisprudence en matière de pêche. Le tout forme un très-beau volume, imprimé avec beaucoup de soin par M. Martinet.

Après les considérations générales et l'exposé de ce qui se rattache matériellement à la théorie de la pêche, M. Poitevin a consacré la seconde moitié de son livre aux poissons et aux différentes manières de les pêcher. Rien de plus intéressant que cette partie véritablement pratique et dont nous ne pouvons malheureusement donner une idée à nos lecteurs.

Quelques détails seulement sur la carpe et le brochet, c'est tout ce que l'espace dont nous disposons nous permet de citer, quand il faudrait lire en entier les chapitres consacrés à ces hôtes de nos fleuves et de nos étangs.

La carpe, à cause de sa grosseur, de sa force, de son agilité, de sa prudence et de sa ruse, est un des poissons les plus difficiles à prendre; ces qualités lui ont fait accorder, dans l'*Ami du pêcheur*, la première place. M. Poitevin nous la montre se tenant près des falaises, des crônes, des herbes es joncs, des nénu-

phars, partout enfin où elle peut se cacher et se réfugier au besoin. « Chose étrange, — dit-il en passant, — ce poisson, qui est si prudent, si méfiant en rivière, s'appivoise si bien dans un étang, quand il y est élevé, qu'au lieu de fuir il s'approche à la vue de quelqu'un. Contrairement à ses habitudes qui le poussent à ne manger qu'au fond de la rivière, il mange à la surface dans les pièces d'eau, et il finit même par venir prendre à la main le pain qu'on lui offre. Donnez-lui quelque chose tous les jours à la même heure, soyez certain qu'il ne l'oubliera pas, et, dès que vous vous montrerez sur le bord de l'étang, il accourra aussi vite qu'il se sauverait s'il était dans une rivière.

» Il est, du reste, facile de comprendre ce changement, puisque dans les fleuves il n'a qu'à choisir sa nourriture, tandis que dans une pièce d'eau il ne peut avoir que celle qu'on lui donne. Tel est le contraste entre la captivité et la liberté! »

Cela dit, M. Poitevin indique les moyens les plus propres à ravir à la carpe, non pas seulement la liberté, mais la vie. Tout est pour le mieux ainsi au point de vue de l'*Ami du pêcheur!*

Il faut reconnaître, au reste, que notre auteur n'y met point de partialité. Le brochet, cet affamé de poisson, trouve en

lui un ennemi acharné, et vraiment il le mérite bien, à n'en juger que par son portrait. « Ce poisson, très-élancé, à la forme d'un carré long, et sa couleur sur le dos est d'un gris noir parsemé de taches. La tête est grosse, un peu aplatie; la bouche est très-large et s'étend presque jusqu'aux yeux. La mâchoire inférieure est armée de dents fortes et petites, et par derrière

de dents alternativement fixes et mobiles; le devant de la mâchoire supérieure est garnie de petites dents; le palais et la langue en sont également pourvus. On en compte 700, sans comprendre celles qui existent à l'entrée du gosier. »



Donnez-vous
douces, l'ence
propres petits!
Heureusement
paraître, M.
faire une gu
succès. Telle es
Mais, encore
lire, pour comp
dans l'art de la
maître.

LES C

Bien que l'
comptait, m
de personnes
pas mal d'è
L'ensembl
contesse, le
possent per
qui convien
Quoi qu'il en
que de se je
fantaisies de
On remarq
simplicité de
peux sont ju
un tort. Ma
de la cultur
nombre de d
complet dans
Les Léopold
guirlandes de
de cerises m
dernière dispo
Ainsi était c
Léopold-Rober
La baronne
La contesse
Madame de
Madame de
La marquise
Madame F
blanche, e
branches de
cheveux.
La contesse
Acacia.
Madame de
et uni.

C'est encor
d'une d'Acia
la contesse de
marquise de L
s'allant tres-
Aguado, la ma
en blanc et or
monet; la co
thé; la marq
tait une jupe
tunique de so

Étonnez-vous qu'avec un pareil outillage, ce tyran des eaux douces, féroce sans discernement, aille jusqu'à dévorer ses propres petits !

Heureusement, s'il n'a pu avoir la prétention de le faire disparaître, M. Poitevin a indiqué des moyens excellents de lui faire une guerre impitoyable avec les meilleures chances de succès. Telle est la pêche au *trimmer*, inventée par les Anglais.

Mais, encore une fois, c'est le livre de M. Poitevin qu'il faut lire, pour comprendre ce qu'il y a d'exigences et de ressources dans l'art de la pêche. *L'Ami du pêcheur*, c'est la doctrine du maître.

Robert HYENNE.

LES COURSES DE LONGCHAMPS

DEUXIÈME JOURNÉE

Bien que l'état du ciel ne fût pas très-engageant, l'assistance comptait, mêlées à la foule des turfistes, un assez bon nombre de personnes du monde et même d'élégantes individualités ; pas mal d'étrangers : des Américains et surtout des Anglais.

L'ensemble des toilettes était d'une grande simplicité. Telle comtesse, telle marquise, telle duchesse qu'on pourrait citer, poussaient peut-être l'effacement de la toilette au delà de la limite qui convient à leur rang et à leur charmante personnalité. Quoi qu'il en soit, mieux vaut encore exagérer la simplicité que de se jeter dans l'excentricité empruntée aux créations fantaisistes ou proverbiales de certains couturiers.

On remarque parfois aussi une sorte de discordance entre la simplicité des robes et la recherche du chapeau. Quelques chapeaux sont jonchés de fleurs, et les robes sont en serge ! C'est un tort. Mais quand le style de la robe correspond avec celui de la coiffure, le bon goût est alors satisfait, et un certain nombre de dames, dans cette réunion, offraient cet ensemble complet dans leur mise.

Les Léopold-Robert étaient en grand nombre. Les fameuses guirlandes de raisins ont fait place, cette année, aux guirlandes de cerises mélangées de fleurs de pommier ou d'avoine. Cette dernière disposition était fort répandue ce dimanche.

Ainsi était coiffée madame de Saint-Roman, qui portait un Léopold-Robert en groseilles blanches et rouges.

La baronne de Poilly : couronne de raisins.

La comtesse de Lanjuinais : couronne de roses mêlées.

Madame Delahaye-Jousselin : couronne de fleurs mêlées.

Madame de Castellane était en robe grise et marron.

La marquise de Gallifet en robe de cachemire réséda.

Madame Robert de Wendel coiffée d'une passe de faille blanche, ornée d'un foulard paille et marron, avec grandes branches de cerises noires retombant par derrière sur les cheveux.

La comtesse Manuel de Gramedo : couronne de réséda et acacia.

Madame de Montgomery, en toilette de cachemire violet et uni.

Citons encore mesdames la comtesse de Boisgelin, la duchesse d'Uzès, la princesse de Sagan, la duchesse de Fezensac, la comtesse de Ségur, la duchesse de La Rochefoucauld ; la marquise de Las-Marismas, couronne de bleuets de deux tons s'alliant très-bien avec sa chevelure blonde ; la comtesse Aguado, la marquise de Ganay ; madame Alphonse de Rothschild, en blanc et noir ; la duchesse de La Trémoille, madame de Méronnet ; la comtesse de Belbœuf, couronne de violettes et roses thé ; la marquise de Louvencourt ; la comtesse Vigier, qui portait une jupe de velours noir, une robe de soie bleu clair avec tunique de soie fantaisie chinoise et larges bretelles assorties

dessinant les épaules ; chapeau façon *sombrero*, couronné de fleurs de pommier et d'aubépine.

Enfin, comme toilette d'un raffinement exquis, nous indiquerons celle de madame la princesse Souvaroff et celle de sa fille. Toutes les deux portaient le nouveau costume *cloche* : celui de la princesse en faille marron et paille ; celui de sa fille en gris cendre de rose et bleu pâle. Ce costume, de riche composition, est un de ceux qui semblent appropriés aux réunions de courses ; il est court, peu ornementé et de forme très-dégaagée ; comme vêtement, la princesse avait une écharpe marron assortie à sa robe et nouée derrière en ceinture flottante. Cette toilette, jolie par elle-même, gagnait encore à être vue servant de cadre à la gracieuse tournure de la princesse.

L. SPORT.

L'HEURE A SONNÉ

L'heure a sonné ! J'ai vu s'enfuir la charmeresse
Qui couronne l'amour et chante les vingt ans ;
Les rayons sont éteints à ses cheveux flottants ;
Els m'a dit adieu pour dernière caresse.

J'ai suivi trop longtemps la pâle chasserresse
Sous les pampres brûlés, dans les bois irritants.
Les belles passions ont dévoré mon temps,
Cher temps perdu ! Regrets d'une âme pécheresse !

J'ai rejeté ma coupe à l'Océan sans fond ;
J'ai répandu mon cœur en larmes comme en fêtes ;
Passions, passions, vos vendanges sont faites !

Voici la mort qui vient. Dans l'abîme profond ;
Je descends ; mais je crois à nos métamorphoses :
Tu me réveilleras, aurore aux doigts de roses !

Arsène HOUSSAYE.

BIBLIOGRAPHIE

Légendes militaires : I — Je suis du régiment de Champagne ;
II — Auvergne et Piémont ; par A. FIÉVÉE 1.

Forcés de ne pas s'écarter des grandes lignes de leur sujet, les historiens militaires ne consacrent souvent que quelques mots à des faits qui, malgré leur importance secondaire, ont jeté un vif éclat sur la gloire de nos armes. Les *Légendes militaires* que vient de publier M. Fiévée se proposent de mettre au jour ces faits souvent presque ignorés.

Ce volume contient l'histoire de la défense de Saint-Martin de Ré par le régiment de Champagne contre les Anglais, commandés par le duc de Buckingham, en 1627. On y trouvera aussi le récit d'une de ces rivalités qu'un esprit de corps parfois exagéré rendait assez fréquentes entre les régiments de l'ancienne monarchie.

L'auteur, quoique s'imposant la loi de rester dans la vérité historique, a adopté la forme du roman parce qu'elle lui permettait de peindre en même temps les idées, les usages et les mœurs de notre armée aux différentes époques de son histoire. Peut-être aussi a-t-il cru que c'était le meilleur moyen d'être lu un peu par tout le monde, et de rendre ainsi plus facilement populaires ces souvenirs de nos gloires nationales.

D'autres récits suivront sans doute ceux-ci, et feront, à côté de nos grandes annales militaires, une histoire intime de nos armées qui en sera le complément.

1 Un beau volume in-18 jésus, expédié franco à toute personne qui adresse aux éditeurs (MM. Plon et C^{ie}, rue Garancière, 10, Paris), un mandat de poste de 3 fr. 50, ou la même somme en timbres-poste.

DÉTAILS DE MODES (PLANCHE G. N° 413).

1. Chapeau en paille de riz relevé de côté, dessous bouillonné et biais de velours noir, un nœud de velours artistement fait retient une plume noire, touffe de fleurs rouges avec feuillage. — 2. Chapeau en paille de riz noire avec fond mou en tulle brodé de jais. Par derrière, revers en

torsade de faille pervenche de deux tons, plume de la même nuance retombant sur le fond. Bouquet de roses attaché derrière. — 5. Chapeau en paille de fantaisie. Echarpe en faille bleu électrique, retenue de distance à autre par des nœuds, longue plume bleue posée en panache.



CHAPEAUX

Modèles de Mesdames Brunhes et Hunt (4, rue Meyerbeer).

paille d'où s'échappe un flot de rubans, rose soufrée posée sur la calotte, et au-dessus, plume noire retenant une aigrette. — 3. Chapeau en tulle entièrement brodé de jais formant des losanges, écharpe de tulle brodé autour de la calotte; plume grise de deux tons retombant en arrière et touffe de roses. — 4. Chapeau en paille avec garniture de jais, dessous

— 6. Chapeau en paille anglaise avec bord très-relevé, doublé de velours grenat; en dessous torsade de faille nuance primevère (nuance rosée) qui forme nœud derrière; velours grenat autour de la calotte; plume grenat avec aigrette et guirlande de primevère terminée par une belle rose.



1140

LE MONITEUR DE LA MODE

58bis, Rue de Richelieu, 52.

Étoffes et Nouveautés, La Ville de St Denis, 77, St Denis, 9-12. Confection-Régente, 40, St Denis, 42.
 Parfums de Toilette, 25, St Denis, 33. L'Art d'Antiquaire de Caudès & Co., Machines à coudre de Pollack Schmidt & Co., rue de Richelieu, 30.

LONDON, At Gresham & Son, 25, Abchurch Lane, Street Churchwardens, F.C.

Entered at Stationers Hall.

plus de la robe...
 acte de... - 4...
 une...
 une robe pour...

il...
 une...
 la...
 la...

1. Petit garçon de six
ans, blouse russe
échappe de soie, guêtres
bord de velours marron



2. Costume pour p
homme, jupe écosaise
à basques arrondies de
cristal sous la basque
montant.

DESCRIPTION DES TOILETTES (PLANCHE G. N° 406).

1. Petit garçon de cinq à huit ans. — Pantalon espagnol de drap gris clair, blouse russe en velours marron, manches de drap gris ; écharpe de soie, guêtres de drap marron. Sombrero espagnol en paille bordé de velours marron avec pompon marron posé derrière.

3. Costume pour petite fille de cinq à huit ans en popeline d'Irlande gris-perle, la jupe garnie dans le bas de deux biais de faille gris foncé. Casaque demi-ajustée à basques découpées, ornée devant de brandebourgs de passementerie ; mêmes brandebourgs sur les revers des manches.



COSTUMES D'ENFANTS

2. Costume pour petite fille de quatre à sept ans. — Costume en sicilienne, jupe écossaise plate et unie devant et plissée derrière ; corsage à basques arrondies devant formant postillon derrière, plissé et pans de ceinture sous la basque de derrière ; manches à revers, col de velours montant.

— Chapeau de paille anglaise à passe relevée devant et doublée de velours, nœud et torsade de velours.

4. Petite fille de trois ans. — Robe de cachemire bleu nouveau, jupe unie, tablier arrondi orné d'un petit volant de faille froncé et d'un biais. Corsage croisé, un seul revers et même petit volant en garniture ; colle-

rette montante. Capote de faille froncée devant avec plume de côté, retenue par un nœud de ruban et une boucle d'acier.

5. Costume de drap léger gris-feutre et velours marron; le jupon de faille garni dans le bas d'un volant plissé; tunique bouillonnée devant avec biais de velours marron posés en travers; boucles de nacre arrêtant chaque biais, pouff drapé derrière. Paletot de drap à revers et poches de velours marron, bordé de velours de même teinte avec boutons assortis; collerette Gabrielle. — Chapeau de feutre gris garni de velours marron, avec plume grise posée derrière.

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

Par malheur, une tresse de liane embarrassait les pieds d'Edgard, et l'opération de son entière délivrance menaçait de n'en pas finir.

Gustave Gérard prit alors un couteau de poche qui ne le quittait jamais.

Pour s'en servir, il fallait se baisser, c'est-à-dire négliger la surveillance des gens dont on avait tout à craindre. Le brave garçon parvint à dégager tout à fait son camarade, mais son dévouement devait lui coûter cher.

Edgard Davidson, aussitôt libre, avait pris sa course. En se dirigeant vers la maison paternelle, il ne doutait pas que son courageux ami le suivit. C'était une erreur!

Un Indien, prompt et agile comme une panthère ou un tigre, s'était glissé immédiatement parmi les hautes herbes. Saisissant Gustave à l'improviste, il venait de le renverser.

Au même instant, d'autres brigands arrivaient de toutes parts. Leur joie en présence du prisonnier tenait du délire, et une minute suffit pour entourer le jeune Français des mêmes liens auxquels venaient d'échapper Edgard, à un prix qu'il ne soupçonnait pas encore.

Le nouveau captif n'était pourtant pas d'humeur à facilement accepter un accident aussi grave qu'inattendu.

— Gredins! s'écriait-il en anglais, après avoir épanché vainement sa fureur en français, laissez-moi, laissez-moi regagner librement Davidson-House ou bien craignez le ressentiment de sir William Davidson!

Cela ne devait pas obtenir grand succès.

— Le ressentiment du bourreau de Ben Saïd viendra quand il voudra. Nous serons vengés.... De même, lui aussi a puni d'avance tout ce que nous pourrions directement ou indirectement lui faire souffrir.

Les mots précédents, où dominait l'accent d'une haine inexorable, sortaient de la bouche d'un personnage que l'on n'avait pas encore eu le temps de remarquer.

C'était le type d'une laideur extraordinaire, laquelle eût semblé comique, si elle n'eût de prime abord, inspiré une invincible épouvante.

Que l'on imagine des débris humains ramassés au hasard, parmi un grand nombre, assemblés ensuite sans souci des proportions, et l'on pourra avoir une idée approximative d'une espèce de Quasimodo, tortu, velu, crochu, ventru, vêtu de manière à passer volontiers pour un diable, et surtout méchant comme un démon.

C'était Saïd-Yama, le *Maitre Diable*. Saïd parlait en effet comme un maître, et les gens qui écoutaient ses ordres ressemblaient eux-mêmes à des sujets infernaux.

— En attendant la fille, nous tenons le fils, se dit-il.

Gustave était donc pris pour Edgard. L'erreur s'excusait par une grande analogie entre les deux collégiens, vêtus aujourd'hui

d'hui pour la chasse avec des habits pareils empruntés à la garde-robe du jeune créole.

Gustave s'en aperçut. Il eut le bon esprit de ne pas rectifier cette erreur.

— Elle peut servir, se dit-il.

Et d'ailleurs, le pauvre garçon était désormais hors d'état de s'expliquer.

Un bâillon s'appliquait étroitement sur sa bouche. En même temps, on improvisait une espèce de brancard, au moyen de rameaux entrelacés. On étendait le prisonnier là-dessus, avec force précautions, pour qu'il ne pût ni remuer ni tomber. Deux hommes chargèrent le tout sur leurs épaules et se mirent à courir aussi lestement que s'ils ne portaient aucun fardeau. Toute la troupe se disposa à les suivre.

De temps en temps, de nouveaux porteurs, désignés par la voix du chef, remplaçaient les anciens; et le cortège aventureux continuait sa route avec une rapidité surprenante, à travers des difficultés sans nombre, mais qui, en réalité, n'en étaient point de sérieuses pour les coureurs de bois.

VIII

Le mensonge de Bengali.

Edgard Davidson, rentré dans le parc, s'étonna d'y être arrivé seul.

— Gustave, pensait-il, n'avait plus qu'à s'élaner derrière moi... Je n'ai rien entendu qui annonçât qu'on l'avait fait prisonnier à son tour... Pourquoi n'arrive-t-il pas encore?

Frémissant d'inquiétude, le jeune créole grimpa sur le point le plus élevé de la muraille, et comprit alors: le danger n'avait fait que changer d'objet, seulement il était trop tard pour essayer, en faveur de Gustave, ce que le généreux Français avait entrepris tout à l'heure pour lui-même.

— Pauvre Gustave! pauvre ami! que vont faire de lui ces misérables?

Le créole n'avait, certes, pas un mauvais cœur, et déjà le remords le tourmentait plus qu'il ne l'aurait jamais cru; mais il comprenait aussi la vanité de regrets simplement exprimés en paroles.

— Mon père doit être de retour à Davidson House. Allons vite le prévenir. Il n'aura qu'un mot à dire pour que des poursuites commencent à l'instant même contre ces bandits ravisseurs!

Le jeune Anglais courait de toutes ses forces; mais l'activité de ses jambes n'empêchait pas celle de sa pensée; il ne cessait de se dire, en poussant de bien tristes soupirs:

— Malheureux Gustave! Pourvu, mon Dieu! qu'il ne lui soit fait aucun mal!...

Et se rappelant à quelles conditions, souvent, on échappait aux mains des voleurs qui infestaient le pays:

— Je suis prêt à donner tout ce que je possède, disait-il, pour obtenir la liberté de mon ami; car enfin, sans moi, il ne courrait aucun risque!

En se parlant ainsi, le créole anglo-indien pressait le pas. Une demi-heure lui suffit pour franchir la distance qui lui avait demandé le matin plus du double de temps.

Hélas! plus d'une déception l'attendait. Sir William n'était pas rentré. Miss Henriette venait de sortir.

— Elle aussi! dehors! C'est vraiment fatal, en un pareil moment! observait-il d'un ton chagrin; et où est-elle?

— Belle question! comme si vous ne le saviez pas! répondit mistress Trotting.

— Moi!... et comment voulez-vous que je le sache, puisque j'arrive?

— De la Brèche des Cocotiers?

— Sans doute.

— Et miss Henriette n'est pas revenue avec vous ?
 — Revenue ! Elle y est donc allée ?
 — Vous rejoindre, il y a moins d'une heure, certainement, reprit la gouvernante. Comment ! vous ne l'avez pas vue ?
 — Non ! vous dis-je.
 — Et vous arrivez de la Brèche, à pied ? demandait encore mistress Trotting.
 — Oui.
 — Vous n'êtes pas blessé ?
 — Nullement.
 — Vous n'avez pas une horrible écorchure à la jambe, qui vous empêche de marcher ?
 — Voyez plutôt !

Et le jeune créole, pivotant sur lui-même, prouvait bien qu'en effet aucun accident ne l'avait personnellement atteint.

Ce fut alors un concert d'exclamations où la stupeur s'unissait à la surprise, parmi tous les serviteurs de Davidson House.

— Ah çà ! qu'avez-vous donc tous à me regarder comme un événement ? Tom ! John ! et vous surtout, good Anna ! parlez, parlez vite !

Mais déjà mistress Trotting semblait n'avoir plus la tête à elle. Une horrible frayeur accablait la gouvernante. On eût dit, à la voir agiter vivement les mains autour de son front, qu'elle donnait la chasse à de sinistres idées.

— Comment ! comment ! reprit-elle, en femme qui se mêle de ses propres oreilles, vous n'êtes point tombé du haut du mur d'enceinte au fond d'une carrière de pierres ?

— Il n'y a jamais eu de carrière aux alentours de la Brèche des Cocotiers, et il ne m'est rien arrivé que personne ait pu vous raconter avant moi.

— Mon Dieu ! Jésus ! Seigneur ! j'avais bien raison de soupçonner un mensonge !... Et Henriette, Henriette, qui a pris pour vrai tout ce qu'on lui disait !... Pauvre enfant ! pauvre enfant !

Edgard, exaspéré, dominait à grand'peine son inquiétude et son impatience.

— Voyons ! voyons ! good Anna ! dit-il en prenant les mains de la bonne dame dans les siennes, parlons peu, parlons bien. Chaque minute paraît avoir une valeur inappréciable.

— Oh ! oui !

— Quelqu'un, présumez-vous, a trompé ma sœur, en prétendant que j'avais fait une chute et que, dans cette chute, je m'étais grièvement blessé ?

— Voilà qui est étrange, bien étrange, n'est-ce pas ? Ah ! Seigneur ! qu'avons-nous à redouter ?

— Telles sont les questions que moi-même je vous adresse et auxquelles j'attends, good Anna, que vous répondiez mieux que par des gémissements.

— Écoutez donc.

Et mistress Trotting, que l'on n'avait jamais besoin de prier longtemps pour la faire parler, entama un récit dont on saura gré de supprimer le superflu, c'est-à-dire les trois quarts.

A l'heure même où Edgard Davidson et Gustave Gérard entreprenaient leur partie de chasse, miss Henriette céda au désir d'une promenade à cheval, promenade qui, selon sa coutume, quand elle était seule, se bornait aux grandes allées du jardin.

La jeune créole anglaise ne comptait pas encore pour une écuyère fort habile. En l'absence de sir William, c'était le nègre Tom qui avait l'honneur de lui donner ses leçons.

Sa monture favorite, qu'elle devait à la munificence paternelle, était une petite jument appelée, à cause de sa couleur, White (en français Blanche).

Mistress Trotting n'assistait jamais à des leçons de ce genre sans frémir. Après les voyages sur mer qu'elle avait bien juré de ne plus recommencer que pour retourner directement en

Angleterre, ce qu'elle craignait le plus au monde était l'usage du cheval.

— Henriette ! prenez garde ! Je ne vous vois pas d'un œil tranquille vous livrer à ce périlleux exercice, loin de la surveillance de votre père !

— Good Anna ! mon père assiste aux leçons, c'est vrai, mais il ne tient jamais White, et puisque Tom est avec moi.

— Fera-t-il bien attention, au moins ?

— Oh ! mistress ! proteste le Mozambique ; sur tête frisée à vous, Tom jure de protéger bonne petite maîtresse.

La gouvernante semblait peu disposée à donner toute sa confiance ; mais la jeune fille savait comment il fallait s'y prendre avec elle.

— Pour peu que cela vous contrarie, nous remettrons ce plaisir à une autre fois.

— Non, non, chère enfant... Je n'abuserai pas de mon autorité ; seulement fatiguez-vous le moins possible, et que je sache toujours en quel endroit du jardin vous êtes.

— Fort bien, good Anna. Tom à pied et moi à cheval, nous ferons le tour du jardin. Vous resterez à l'ombre sous la véranda. Toutes les cinq minutes, nous passerons devant vous, au pas, au trot, au galop...

— Pas trop de galop !

— Et quand vous jugerez qu'il est temps de s'arrêter, vous direz : assez ! et Tom, White et moi nous obéirons tout de suite.

— Eh bien ! voilà qui est entendu.

— Je puis monter à cheval ?

— Oui... quand vous m'aurez embrassée, toutefois.

— Ah ! de grand cœur !

White, amenée pendant ce temps et retenue à distance par le nègre, piétinait d'impatience ; non point qu'elle fût d'un caractère difficile, mais l'immobilité complète était impossible pour elle.

On voyait l'animal secouer une jolie tête autour de laquelle flottait une crinière aux ondulations brillantes.

Une fois miss Henriette en selle, Tom tenait la jument par la bride près du mors ; on ne pouvait aller ainsi plus vite et plus longtemps qu'il ne fallait.

— Allez ! dit elle-même la gouvernante.

Et l'exercice commença ; mais après quelques tours, miss Henriette trouva bien ennuyeux le continuel secours d'une main étrangère.

— Tom ! dit-elle, lâche la bride !

Le nègre était surpris. Il n'hésita pourtant pas à obéir.

— Hop ! hop !

Ce cri, le premier qu'elle osât répéter à ses risques et périls, emplissait de joie, on pourrait même ajouter d'un certain orgueil, l'âme de la jeune écuyère.

White, enchantée, elle aussi, d'un peu plus de liberté, ne fit pas la sourde oreille. Elle partit au galop.

Moins de cinq minutes, cette fois, avaient suffi à parcourir le trajet indiqué. Miss Henriette était radieuse. Le plaisir autant que la fatigue animait, colorait son visage et lui prêtait un charme extraordinaire.

En revanche, le nègre avait dû, pour la suivre, épuiser tout son souffle. Il était en nage. Il respirait avec autant de bruit qu'une baleine.

— Eh bien ?

— Pour être sage, observa la gouvernante, en réponse à l'interrogation de la jeune fille, il faudrait s'en tenir là, chère enfant.

— Ah ! good Anna ! encore un tour !

— Soit ; mais un seul ?

— Oui, oui... Hop ! hop !

White n'avait pas besoin qu'on l'excitât. Elle repartit d'elle-même ; quant au noir, cette fois, il se tenait les côtes et demeurait immobile près de la bonne dame.

— Eh bien ! comment ! Tom ! vous êtes encore là, quand miss Henriette a besoin de vous ?

— Petite maîtresse avoir pas dit : Tom ! allons ! venez !

— Et si White s'emportait ou faisait un écart ? Si Henriette, perdant l'équilibre, était foulée aux pieds ou trainée à terre par un animal effrayé de ses cris désespérés, qui serait cause de ces accidents, et qui aurait peut-être à se reprocher un malheur ? Allez ! allez vite ! paresseux !

Le commandement était d'ailleurs inutile. Tom, au simple exposé d'un péril pour la jeune créole, avait retrouvé toute sa vigueur. Il trotta comme un lièvre.

Miss Henriette galopait à bride abattue et ne se sentait pas d'aise.

— Enfin ! se disait-elle avec fierté, me voilà tout à fait *cavalière* ! Mon père et mon frère ne riront plus de mes prétentions, lorsque je parlerai de les suivre au grand galop !

Tout à coup White, la jument blanche, s'arrêta si brusquement, que peu s'en fallut que la jeune fille ne fit la culbute en avant.

Une silhouette venait de se dessiner sur le sable, et miss Davidson, quelque peu surprise, reconnut Bengali.

— Oh ! le vilain ! qui fait peur à ma pauvre White !

Et sans doute la créole allait demander compte au jeune paria de sa présence doublement répréhensible, après la défense faite par elle-même de ne jamais pénétrer dans l'intérieur du domaine ; mais avant qu'elle y songeât, la physionomie étrangement altérée du jeune Hindou absorba toute son attention.

— Mon Dieu ! quel air effaré ! Tu semblais moins agité que cela le jour où une manilla périssait par ta main... Viens-tu donc de livrer bataille à un ennemi plus redoutable encore ?

— Non ! non !

A défaut de la parole, dont une raison mystérieuse l'engageait à passer encore pour privé, le frère de Saïd-Yama devait à une pantomime ingénieuse une facilité à se faire comprendre aussi rapide qu'extraordinaire ; aussi peut-on presque regarder comme un dialogue l'échange d'idées qui avait lieu de sa part avec miss Davidson.

— C'est d'Edgard, c'est de mon frère que tu veux me parler ? s'écriait-elle, après une succession de gestes rapides, répétés outre mesure, pour éloigner le moindre doute.

— Oui.

— De quel air tu me réponds ! Un malheur, mon Dieu ! lui serait-il arrivé ?

— Oui.

— De grâce, Bengali ! explique-toi, explique-toi bien vite ! Les mouvements auxquels se livrait alors le fils de Neddy-Neddy lui firent entendre :

— Sir Edgard a voulu monter sur le mur déjà bien vieux qui entoure la propriété de votre père. L'éboulement de plusieurs grosses pierres l'a entraîné, renversé jusqu'au fond d'un large creux d'où l'on a plusieurs fois extrait de quoi réparer l'enceinte. Votre frère a une jambe foulée. Il ne peut bouger. Il souffre horriblement. Son ami Gustave Gérard venait chercher du secours. Il m'a rencontré près du lieu de l'accident. Je me suis offert pour le même service... Vous voilà, miss, plutôt prête à venir que je n'osais l'espérer.

— Courons ! courons bien vite ! fut naturellement la réponse de la jeune Anglaise.

On ne saurait exprimer combien cet empressement parut plaisir à Bengali.

— Allons ! fit-il du geste.

Ils parlaient, lorsqu'une exclamation de surprise, ajoutons de sourde colère, échappa au second fils de Ben Saïd.

Il venait d'apercevoir Tom accourant à perdre haleine, et dont la physionomie, à l'aspect inattendu de Bengali, n'expri-

maît pas un sentiment bien flatteur pour lui. Mais tous ces détails échappaient à la jeune Anglo-Indienne.

— Tom ! dit-elle, en arrêtant d'un signe le serviteur noir, j'apprends qu'un accident peu grave, je l'espère, empêche Edgard de rentrer à la maison. Il importe, cependant, qu'il y soit avant le retour de notre père. Cours annoncer cela tout de suite à good Anna... Evite qu'elle ne jette pour cela les hauts cris. Prends avec toi John ; et pendant que l'on ira quérir le chirurgien de la garnison de Barrack-Poor, venez tous les deux chercher mon frère... Tu m'as bien entendu, mon bon Tom ?

— Yes !

— On nous trouvera tous ensemble à la Brèche des Cocotiers, que tu connais.

— Well !

Et le Mozambique reprit en toute hâte le chemin de la maison. Pendant ce bref échange de paroles, Bengali ne restait point inactif.

Il prodiguait des caresses à White, pour favoriser une rapide connaissance avec le doux animal, accoutumé d'ailleurs, de longue date, à se familiariser aisément.

Charmée, pour ainsi dire, la jument blanche hésita moins à recevoir dans sa bouche et à croquer, comme elle eût fait d'un morceau de sucre, un objet de même grosseur, mais dont la couleur était bien différente.

On entendait encore les pas réguliers du nègre Tom retentir sur le sable.

— Nous partons ? demanda le regard vif de Bengali à la jeune fille.

— Oui ! oui !

Mais avant la réponse White était en route.

Presque aussitôt on entra dans les terrains vagues et vastes qui, n'étant plus le jardin, n'appartenaient cependant pas encore au parc.

Le trajet, d'abord commode, ne tarda pas à s'accomplir à travers de nombreuses difficultés, conséquence de l'obligation d'aller le plus possible en ligne droite.

Miss Henriette n'avait pas à s'en inquiéter, ni presque à s'en apercevoir.

Le paria, dès le début, s'était emparé de la bride qu'il tenait près du mors ; et sans qu'il parût lui en coûter la moindre fatigue, son pas allait en parfaite concordance avec celui de la jument.

White, peu à peu, s'animait davantage. Elle ne demandait qu'à courir. La légèreté de son guide égalait la sienne ; c'était plaisir de les voir s'avancer tous deux à travers des sentiers improvisés dans l'épaisseur du parc.

La jeune créole avait tacitement accepté une intervention que, du reste, il n'était guère en son pouvoir de refuser, en présence d'embarras matériels dont chaque instant augmentait le nombre et l'importance.

La jeune fille songeait à son frère ; elle comptait les minutes qui la séparait encore du lieu de l'accident ; elle aurait voulu, sans doute, avoir des ailes ; de son côté, Bengali semblait faire preuve d'un zèle extraordinaire.

Le fils de Neddy-Neddy, tout en courant, quittait peu des yeux la maîtresse de la jument blanche. Il se retournait autant de fois que le permettait le soin d'une marche aussi prudente que rapide.

Miss Henriette se sentait l'âme tout attendrie. Elle voyait dans cette conduite une double chance d'arriver promptement, sûrement, près d'un bien-aimé frère à qui le temps devait paraître bien long.

Elle était bien excusable, et se disait à mi-voix, oubliant qu'on pouvait l'entendre :

— Brave garçon !... comme il comprend ce qui se passe au

fond de ma
qui m'amène
Tu dors
à la recon
latait ses
lui pas m
sur son vis
— Bon !
main sur sa
quelques
White ou de
lâcher prise
bientôt av
Alors, un
échos d'ien
cinq ans s
velle, don
l'homme e
Vigier.

En d'u
d'écarter
Malgré
fils de Ben
nait à la B
Les fréq
re amon
celle d'éc
lire, certai
Or, si m
était ass
se trahir,
— Eh !
cessait d'éc
ne sommes
le ne croya
— Non,
En effet,
l'heure ne
après un d
pas au delà
doquel, à
dont la ch
— Nous
— Oui,
— Et je
mon frèr
nous ven
— Oui, n
Ne résist
dième lais
jection rapid
Alors elle
bouche, en n
— Edgard
Où êtes-vous
Elle ne je
Cédant à
impénétrab
nissement le
En moins
débiter avec
tant elle, so
de renverser

fond de mon âme !... comme il s'associe avec ardeur au désir qui m'anime d'arriver bien vite au secours d'Edgard !

Un doux sourire où l'inquiétude fraternelle céda un instant à la reconnaissance, donnait un nouvel éclat à ses yeux et dilatait ses lèvres roses. Bengali voyait tout, de même que pour lui pas une syllabe n'était perdue, une joie indicible se lisait sur son visage.

— Bon ! bon ! murmurait-il, en appuyant fortement une main sur sa poitrine, à l'endroit du cœur.

Quelquefois un soubresaut, provenant d'une frayeur de White ou de la brusque inégalité du terrain, forçait le guide à lâcher prise ; mais, lesté comme un chat sauvage, celui-ci bientôt avait repris sa place.

Alors, une exclamation gutturale, dont on eût dit que les échos d'alentour avaient un mystérieux intérêt à recueillir les moindres sons, et que la jument blanche comprenait à merveille, donnait un nouvel essor à cette course hardie où l'homme et la bête luttèrent joyeusement et de force et de légèreté.

IX

Le serment d'Edgard.

En d'autres instants, une circonstance n'eût pas manqué d'exciter la surprise de miss Davidson.

Malgré le vouloir apparent d'arriver en toute hâte, le second fils de Ben Saïd s'était bientôt écarté du droit chemin qui menait à la Brèche des Cocotiers, et cela avec un soin particulier.

Les fréquents regards jetés du côté que l'on aurait dû suivre annonçaient moins l'intention de prolonger la distance que celle d'éviter surtout certains endroits du parc, ou mieux peut-être, certaines gens.

Or, si miss Henriette n'observait pas tous ces détails, elle était assez pressée d'arriver pour que son impatience finit par se trahir.

— Eh bien ! Bengali ? prononça-t-elle d'une voix où ne cessait d'éclater autant de confiance que de bienveillance, nous ne sommes pas encore à la Brèche ? quand donc y serons-nous ? Je ne croyais vraiment pas que cela fût aussi loin.

— Miss, une minute à peine vous en sépare.

En effet, l'épaisse feuillée sous laquelle on marchait tout à l'heure ne tarda pas à s'éclaircir ; les dernières cimes du parc, après un détour, parurent s'ouvrir comme un rideau. A dix pas au delà de cette lisière, s'élevait le mur d'enceinte au pied duquel, à droite et à gauche, s'étaient en désordre les pierres dont la chute accidentelle avait déterminé la fameuse brèche.

— Nous y sommes ?

— Oui, miss.

— Et je ne vois personne !... L'endroit où nous attendent mon frère et son ami est donc encore au delà de celui que nous venons d'atteindre ?

— Oui, miss, répéta, d'un signe moins assuré, le jeune paria. Ne résistant plus à tant d'impatience, la créole anglo-indienne faisait un mouvement pour quitter la selle ; une interjection rapide échappée à son guide la retint.

Alors elle se mit à crier, en plaçant ses mains autour de sa bouche, en manière de porte-voix :

— Edgard ! Edgard !... monsieur Gustave !... nous voici !... Où êtes-vous donc ?

Elle ne put en dire davantage.

Cédant à une excitation violente et dont la cause demeurerait impénétrable, White bondit sur elle-même, en jetant un hennissement terrible.

En moins d'une seconde, elle gagna la Brèche, franchit les débris avec l'impétuosité d'une tempête, et s'élança droit devant elle, sourde aux clameurs du jeune Hindou qu'elle venait de renverser, de fouler aux pieds, et qui, cette fois, malgré

des jarrets à toute épreuve, ne put continuer de courir aussi vite.

Ici se termina la narration de mistress Trotting ; mais Edgard Davidson lui demanda avec surprise :

— Comment ces explications, surtout les dernières, ont-elles pu vous parvenir ?

— Tom et John avaient pris immédiatement le chemin le plus court, reprit la gouvernante. Ils n'étaient plus qu'à une très-faible distance de leur jeune maîtresse. Ils l'apercevaient venir à travers les branches, quand se produisit l'accident que je viens de raconter d'après eux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait Edgard pénétré d'angoisses ; et je n'étais plus là ! Ah ! pourquoi n'y étais-je déjà plus !

— Comment ! vous arrivez aussi de la Brèche ?

— Mais sans doute !

L'étonnement général atteignait les dernières limites.

— Quoi ! John et Tom ne vous ont pas rencontré ? demanda miss Trotting ; comment se fait-il ?

— Cela s'explique, répondit Edgard. Deux sentiers parallèles, séparés par d'inextricables fouillis de plantes et d'arbrisseaux, conduisent à la Brèche. Tom et John prirent sans doute l'un pour aller, tandis que je suivais l'autre pour revenir. Nous nous sommes croisés.

— Fatalité cruelle ! reprit-il d'une voix pleine de désolation ; sans toi, nous étions de force à disputer Gustave à ces mécréants ! et ma pauvre sœur ne devenait pas victime d'un dévouement que je ne méritais guère !

Ces paroles confirmaient de nouveau deux vérités poignantes : Gustave Gérard était bien décidément en péril entre les mains des vengeurs de Ben Saïd, et le même sort attendait miss Henriette.

Edgard se montrait au désespoir. Mistress Trotting ne souffrait pas moins ; et comme elle était plus expansive, ses reproches se répandaient avec une volubilité sans égale.

— Vilain enfant ! vous avez oublié les recommandations de votre père ! Votre ami, votre sœur sont perdus ! Seigneur ! Seigneur ! un si grand malheur est-il possible ! et que va dire, en rentrant, sir Davidson ? que va-t-il dire ? et que diront aussi les parents du malheureux Gustave ?

— Ah ! s'écria Edgard, ne m'accablez pas, good Anna ! ne suis-je pas déjà bien assez à plaindre ?

— Et à blâmer ! insistait amèrement l'Irlandaise.

— Je ne le sais que trop, mon Dieu !... Mais, voyons, raisonnons. Est-il bien certain que mon ami doive périr ? et pourquoi Henriette ne reviendrait-elle pas ?

— Pourquoi ? s'écria la gouvernante. Ah ! certes ! si tout ce qui arrive ne constituait qu'un fait ordinaire ; si la capture de votre ami et de votre sœur n'avait eu lieu que par hasard, oui, je partagerais peut-être le fol espoir qui vous anime, Edgard ; mais hélas ! hélas !

— Que voulez-vous dire ? demanda avec vivacité le jeune créole.

— Vous oubliez quelqu'un.

— Et qui donc ?

— Bengali, espèce de démon, juste objet de trop de haine pour que l'on puisse croire qu'il aime sincèrement personne ; serpent plus dangereux à lui tout seul que toutes les manillas du monde ; hypocrite, que votre sœur a nourri et qui n'eut jamais qu'une pensée intime, éternel mobile de sa conduite : venger son père !

— Encore ce soupçon ? mais il est abominable !

— Oh ! je sais que vous et votre sœur, et votre père lui-même, l'avez sans cesse traité ainsi, à tel point que je finissais par m'accuser de cela comme d'un péché mortel ; mais aujourd'hui tous mes pressentiments me reviennent, et je ne crains pas de le déclarer : Bengali, ce digne fils d'un scélérat, est un traître !

— Ainsi, good Anna, murmurait Edgard, tout ce qui advient par ma faute...

— Complète, vous dis-je, une trame diabolique. Ah ! malheureux, malheureux enfant ! s'écriait mistress Trotting, vous avez été bien coupable !... Henriette, Gustave, sont perdus, perdus ! nous ne les reverrons jamais !

Edgard, désespéré, se tordait les bras ; on l'entendait crier, à travers d'énormes sanglots :

— Ne dites pas cela, good Anna ! au nom du ciel ! vous me feriez mourir de chagrin ! Ceux que vous considérez comme perdus reviendront, oui, oui !... Mon père va rentrer, je n'hésiterai pas à lui avouer la vérité tout entière. Il sait où trouver aide et protection immédiates. Les autorités lui donneront des soldats. On aura bientôt traqué les brigands, à qui la peur de mourir fera bien entendre raison !

Le jeune Davidson, en tenant ce langage, espérait calmer la bonne dame. Un gémissement plus douloureux encore fut le seul résultat qu'il obtint.

— Votre père ? dit-elle, mais il ne rentrera ni ce soir, ni demain, ni après.

— Que dites-vous ?

— Une chose que vous deviez ignorer et dont votre indocilité habituelle a été l'unique motif.

— On se méfiait encore de moi ?

— Non sans raison, vous voyez !... Obligé de séjourner à Chowringi (partie européenne de Calcutta, dont l'autre portion, plus ancienne et laissée aux indigènes, se nomme la Ville-Noire), sir William vous a fait un mystère de cette circonstance, afin que, l'attendant à chaque instant, vous abusiez moins de son absence.

— De sorte, observa le pauvre garçon, que les secours militaires qu'il aurait obtenus immédiatement se trouvent retardés d'autant ?

— Hélas, oui.

— Eh bien ! s'écrie avec impétuosité le jeune Anglais, à cheval, Tom ! à cheval !... Courons à la ville ! courons avertir mon père !... Eh quoi ! c'est comme cela que vous obéissez, en restant immobiles devant votre maître ?

— Vous oubliez, ou plutôt vous ignorez une chose, mon enfant, dit la gouvernante.

— Et laquelle ?

— Sir Davidson a pris l'unique cheval qui, avec White, restait encore valide ce matin.

— Quoi ! le mal inconnu qui, depuis hier, mettait hors de service Dick, Black et Bull...

— Retient sur la litière les autres animaux de l'écurie.

— Ah ! mon Dieu ! tout se réunit donc pour faire aujourd'hui de ma faute un crime épouvantable !

(La suite au prochain numéro.) Alfred SÉGUIN.

REVUE DES MAGASINS

Nous avons signalé dans un précédent numéro, le grand et légitime succès obtenu par la maison de la *Châtelaine* (rue du Bac, 34), à l'occasion de sa remarquable exposition d'articles fantaisistes empruntés à tous les genres dont s'est emparée la haute mercerie.

Les femmes élégantes et de goût distingué nous sauront gré d'appeler de nouveau leur attention, sur les trésors de toutes sortes que leur offre cette maison de premier ordre.

C'est d'abord une blonde d'une légèreté idéale, de forme coquille ou fleur de coton, perlée de jais, destinée à être appliquée sur les tissus les plus légers aussi bien que sur le velours et la soie.

Ce sont ensuite de jolies voilettes ayant tout l'attrait du mystère. A travers leur transparence habilement ménagée, le visage apparaît sous une teinte adorable. Rien de plus vapoureux que le grand voile *Dona Sol*, en semis de jais, avec ses longs bouts rejetés sur les épaules ou venant se nouer négligemment sous le menton.

Nous ne pouvons que citer en bloc une immense collection de ruches Agnès Sorel, Marie Stuart, Saint-Mégrin, en tulle, gaze ou tarlatane, ainsi qu'un magnifique assortiment de rubans empruntant leurs teintes suaves à toutes les fleurs de mai.

Parmi les chapeaux, un grand succès est certainement réservé au chapeau *Trouville*, du prix de 6 fr. 50. Il est en paille anglaise, de forme très-élégante, à fond bouillonné et orné d'une fraîche guirlande de fleurs. Le chapeau *Berry*, en paille de riz et tulle perlé est, lui aussi, un vrai bijou.

Enfin, les femmes qui ont horreur de l'oisiveté, même en villégiature, nous sauront gré de leur signaler les assortiments complets de mercerie qu'on trouve à la *Châtelaine*, et qui sont d'un précieux secours pour les mille petits travaux de couture ou de broderie auxquels on se livre à la campagne.

— Malgré les variations de la mode, les nouvelles formes des corsages, les fantaisies élégantes qui surgissent de tous côtés, la *ceinture Régente* de mesdames de Vertus sœurs, grâce à la perfection de sa coupe, reste immuable et conserve son prestige.

Avec les cuirasses que l'on porte actuellement, cette coquette ceinture serait devenue indispensable, si depuis longtemps déjà les élégantes n'avaient pris l'habitude de ne pouvoir s'en passer. Avec quelle grâce elle emprisonne la taille sans l'opprimer, et quelle souplesse charmante elle sait donner à tous les mouvements ! La *ceinture Régente* n'a jamais besoin d'être essayée. Mesdames de Vertus se contentent de mesures exactes, intelligemment données, pour exécuter un corset irréprochable à tous les points de vue.

Il en est de même de la *tournure Du Barry*, qui soutient la croupe des robes et costumes avec une grâce parfaite. Les mesures du corset suffisent pour cette tournure, qui se porte indifféremment avec les costumes courts et les robes à traine.

Ceinture Régente et *tournure Du Barry* se trouvent maintenant dans le quartier le plus élégant de Paris : rue Auber, 12.

— Nous tenons à faire connaître à toutes nos lectrices un établissement philanthropique qui facilite l'achat de toute espèce de choses utiles à la vie sans faire payer le crédit ; nous voulons parler de la vente par abonnement organisée par M. Crépin aîné, de Vidouville.

Grâce à une ingénieuse combinaison, les personnes qui, se trouvant dans une situation modeste, ne sauraient faire de grosses dépenses au comptant, peuvent se procurer tout ce dont elles ont besoin moyennant la moitié du prix, et le reste payable en six mois. Mobiliers riches ou simples, batterie de cuisine, vêtements pour hommes, femmes et enfants, objets modestes et luxueux, tout se trouve dans les mêmes conditions de paiement, par l'intermédiaire de M. Crépin.

La maison Crépin, fondée en 1856, est la première qui ait donné des garanties sérieuses de bon marché ; les acheteurs ne payent pas plus cher qu'ils ne payeraient au comptant ; au moyen de bons spéciaux, ils peuvent s'approvisionner de tout ce qu'ils désirent dans plus de 250 magasins indiqués sur un catalogue spécial.

La meilleure manière de traiter avec M. Crépin aîné consiste à lui écrire par lettre affranchie, 11, 13 et 15, boulevard Ornano. Un employé sera envoyé aux personnes qui en feront la demande, pour expliquer les conditions et recevoir les versements que l'on voudra faire.

SPÉCIALITÉS

La conservation de la beauté féminine a inspiré d'heureuses découvertes à la science de la chimie. Comme toutes les femmes ont la coquetterie de vouloir rester longtemps jeunes et belles, nous avons le devoir de leur indiquer les nouveaux cosmétiques capables de prolonger leur jeunesse et d'embellir même la beauté.

Parmi les nouvelles compositions appelées à un grand succès, nous placerons au premier rang la *crème Simon*, à base de glycérine, dont l'application constante sur le visage fait disparaître les rides et le préserve des moindres rougeurs et rugosités. Cette crème Simon, c'est le secret même de l'éternelle beauté. On en complète l'effet avec la *poudre Figaro*, qui contribue à blanchir la peau et à l'idéaliser. Agréablement parfumée, cette poudre fine et impalpable adhère à la peau et tient lieu de tous les fards sans en être un.

Au printemps, il est prudent de se méfier des premières atteintes du soleil (les poètes disent baisers). Grâce à la *crème Simon* et à la *poudre Figaro*, on peut braver impunément toutes les intempéries des saisons. Ces deux produits nouveaux se trouvent à la *Tour de Neslé*, boulevard des Italiens, 3, et chez les principaux parfumeurs et pharmaciens.

L. ROUVENAT ✱, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants